

Ce Journal paraît les Dimanche et Jeudi de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal et de la Pose et Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;

A l'Entrepôt de papiers de Bonnard et Royer-Dupré, rue Fromagerie, n° 5, au 1^{er}; Et à l'Imprimerie du Journal.



Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

AVIS.

Les personnes qui n'ont pas l'intention de s'abonner sont priées de refuser le Journal lorsqu'on le portera chez elles, ou de le renvoyer au Bureau. Nous considérerons comme abonnées toutes celles qui le garderont.

LE CORSET.

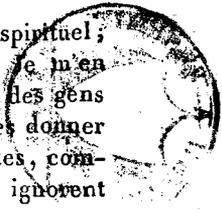
Il y a près de six mois, c'était dans une de ces soirées intimes où j'ai souvent le bonheur de réunir un petit nombre d'amis spirituels; l'un racontait gaîment la nouvelle du jour, qu'un autre commentait avec tout le sérieux d'un esprit profond; on discutait sans amertume, on se flattait en se contrariant, et des questions les plus graves on passait aux malignités qui font rire; enfin, l'on causait, en dépit de l'usage qui fait de la conversation un morceau d'ensemble, où chacun chante sa partie sans écouter celle des autres.

La porte s'ouvre; on annonce M^{me} la comtesse de V*** et sa fille. Lorsqu'une visite tombe, pour ainsi dire, au milieu d'un petit cercle de gens qui s'amuse, on lui cache mal le dépit qu'on éprouve de voir une causerie piquante remplacée par des politesses d'usage. Dans ce cas il est rare qu'on ne laisse pas sans pitié à la maîtresse de la maison tout le fardeau de la visite, à moins qu'elle n'ait de grands moyens de fixer l'attention générale. D'abord chacun s'éloigna de moi, comme pour céder la place aux nouvelles venues; mais le désir de prendre part à la gaîté piquante de M^{me} V***, et d'admirer de plus près la beauté de sa fille, ramena bientôt les déserteurs. Les entretiens entamés ou continués pendant les commencemens de la visite furent interrompus par des exclamations flatteuses qui, bien que faites à voix basse, n'en étaient pas moins entendues par M^{me} de V*** et lui causaient de ces ravissements d'amour-propre seuls connus d'une mère.

Clothilde venait d'atteindre à sa dix-septième année; sa mère la conduisait pour la première fois dans le monde, et elle voulait me la montrer dans tout l'éclat de sa nouvelle parure. C'était, disait-elle, pour me consulter sur sa mise; cet hommage rendu à mon élégance passée aurait dû m'interdire toute critique, mais la franchise l'emporta, et après avoir vanté la noble simplicité de la robe de Clothilde, et le choix des fleurs qui formaient une harmonie parfaite entre le coloris de son teint et ses cheveux dorés, j'osai dire que je n'approuvais point l'énormité de ces manches qui exagèrent tellement la largeur des épaules et la finesse de la taille, qu'une paire de ciseaux fermés en est une image frappante. On rit de ma comparaison burlesque, et le jeune comte de B*** se récria plus que tout autre contre mon injustice sur les modes nouvelles. Il plaida avec tant d'éloquence pour les tailles fines, en regardant celle de Mlle de V***, que je fus condamné sur ce point à l'unanimité: on m'accorda bien que les manches du jour étaient ridicules et les chapeaux insociables, surtout aux spectacles où ils ferment tout accès aux regards des hommes assez dévoués pour se résigner à entendre un ballet à l'Opéra. Mais on décida que la plus jolie taille était celle de Mlle de V***, que la mode qui permettait de la montrer dans toute son élégance était du meilleur goût, et qu'il ne pourrait y avoir le moindre inconvénient d'être aussi ravissante.

Celui qui décidait ainsi était beau, jeune et spirituel; il devait avoir raison aux yeux de Clothilde. Je m'en affligeai, car il n'y a rien à opposer aux avis des gens qui plaisent. C'est pour cela qu'ils devraient les donner moins légèrement; mais ces charmans despotes, comme tous les autres, lancent des arrêts dont ils ignorent la cruauté.

Lorsque M^{me} de V*** nous eut quittés pour se rendre au bal, je dis au jeune Alfred: « Vous croyez avoir



fait merveille avec vos flatteries sur la taille de Clothilde ! Eh bien ! moi je les regarde comme autant d'insinuations perfides, je dis plus, de tentatives d'assassinat. » Ici je fus interrompu par un chœur d'indignation ; on se révolta contre mon accusation criminelle, sans me permettre d'expliquer sur quoi je la fondais ; ma colère était ridicule, on s'en fit un droit pour se moquer de ma raison ; mais tout en riant moi-même des plaisanteries dont on m'accablait, je les fis cesser en disant : « Puissé-je ne pas mieux prédire que vous ne jugez tous ! »

(La suite au prochain Numéro.)

CONTE.

Au secours ! au secours ! criait-il d'une voix épuisée par les efforts qu'il faisait en nageant : personne ne viendra donc à mon secours !

C'était Potocki, le Polonais, vous savez, ce bon garçon, bien brave, bien franc et qui était tombé dans l'eau.

Et sur le bord son ancien ami, son frère d'armes, le regardait allant à la dérive, et lui criait de temps en temps : Prends courage ; le bon Dieu est pour toi, et la rivière n'est pas trop large.

Au secours ! au secours ! reprenait le malheureux.

Au secours.... ah ! oui, c'est vrai, j'y vais aller, dit Ernest de France ; tiens, vois cette planche, tâche de t'y accrocher.

Potocki nagea vers la planche, mais il ne put l'atteindre, et Ernest déposa son habit sur le rivage.

Au secours ! au secours ! faut-il donc mourir ?

Ernest fut ému, et il se prit à quitter son frais vêtement de poil de chèvre du Thibet que la fange aurait souillé, puis il cria : Encore une minute et je suis à toi ; ne perds pas courage.

Au secours ! au secours ! Quelle lâcheté ! murmura Potocki d'une voix qui s'éteignait.

Ernest délia les cordons de soie et d'or qui retenaient ses bottines à éperons d'argent.

Le Polonais sembla retrouver des forces : il lutta avec énergie contre le courant ; c'était l'effort d'un homme qui sent que la vie lui échappe et qui voudrait se cramponner à elle.

Ernest mit un pied dans l'eau jusqu'à la cheville, et il criait : Me voilà ! tu es sauvé !

Mais alors on entendit le bruit d'un homme frappant l'onde en tout sens, une poitrine râler ; et un cadavre disparut.

C'est bien dommage ! pauvre ami ! j'allais le sauver. Je lui ferai un tombeau et une épitaphe en vers, disait le bon Français en essuyant son pied délicat dans un beau foulard qui avait des aigles aux quatre coins et qui représentait la bataille d'Austerlitz.....

Quand la lune eut trois fois brillanté cette onde rapide, un livide cadavre, la figure saignante, reparut à la surface. Il avait les poings fermés, qui menaçaient les cieux, et les deux yeux ouverts.

Toutes les vieilles femmes, toutes les fraîches filles de la rive furent épouvantées : elles disaient tout bas, en tremblant : Il est mort les yeux ouverts ; il attend l'un de nous.....

Et une voix sortit de la foule qui s'écria :

Il attend dans la tombe celui qui eut la lâcheté de le laisser mourir !

ADIEU.

Adieu, ma mère, ô ma mère adorée ;
Je vais mourir... Dieu l'a voulu... Je pars :
L'ange, déjà, de son aile azurée,
Pour me conduire a voilé mes regards.
Encore un jour et ma voix affaiblie
Ne dira plus que le nom de mon Dieu...
Le jour paraît... Que l'aurore est jolie !
Adieu !

Peut-être encor si j'avais le courage
De hasarder quelques soleils de plus,
Peut-être un jour, au milieu de l'orage,
Couronnerait tant d'efforts superflus.
Mais du destin qui sur ma tête pèse,
Pourquoi braver l'impitoyable jeu ?
Mieux vaut mourir !... Que ta douleur s'apaise :
Adieu !

Adieu, ma mère, et quand ma main tremblante
Aura brisé les jours qui me restaient,
Songe à mes maux, à la chaîne accablante
De maux encor qui toujours m'attendaient.
De mon trépas ne me fais pas un crime :
Quand je suis las, que m'importe le lieu?...
Je me repose !... Et m'endors dans l'abîme...
Adieu !

Mais le néant n'attend point ma dépouille ;
Tu me l'as dit, par delà l'horizon
Il est un trône où l'âme s'agenouille
Quand Dieu l'arrache à sa froide prison.
Il est un trône au delà de l'espace
Où des humains Dieu recueille le vœu ;
Je vais, ma mère, y retenir ta place...
Adieu !

L. A. BERTHAUD.

Nos abonnés recevront avec le prochain numéro la Romance de Mad. Marceline Valmore, mise en musique avec accompagnement de guitare par M. Baptiste Esse.

Jaloux de justifier l'accueil que le public a bien voulu faire à notre feuille, nous publierons de temps en temps des lithographies représentant les acteurs ou les actrices dans les rôles où ils obtiendront le plus de succès

FRAGMENS

D'UNE CORRESPONDANCE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

Lyon, le 17 Janvier 1802.

C'est à travers les acclamations du contentement que nous avons fait la route de Paris à Lyon ; c'est au milieu des cris de la reconnaissance que nous sommes entrés dans cette dernière ville. Elle sort pour ainsi dire de ses ruines, et présente déjà, sur la place Bellecour et dans

ses principales rues, des édifices plus beaux que ceux qui furent démolis. Les manufactures ont repris leurs travaux, et le nom du premier consul se mêle tout naturellement aux chants des ouvriers. Nous avons reçu leurs députations dont l'orateur a peu parlé mais bien; appuyant sa harangue laconique d'échantillons que j'ai trouvés admirables, et que Bonaparte a appelés éloquens. En effet, rien ne charme les yeux comme ces belles étoffes si habilement tissées et si artistement nuancées; comme rien ne parle plus à l'âme quand on serappelle qu'il y a bien peu de temps que tous les métiers d'où elles sortent étaient muets ou poudreux, et qu'ils ont repris leur mouvement productif à la voix de mon époux.

Lyon, le 21 Janvier 1802.

Bonaparte m'avait quittée hier soir assez soucieux; ce matin, je suis passée chez lui un peu inquiète. Il se promenait dans la seconde pièce de son appartement, tantôt avec lenteur, tantôt à pas précipités. J'ai demeuré quelques minutes, dans la première, à l'examiner avec anxiété. Il s'est assis, a porté la main à son front, et est resté immobile. Alors mon inquiétude a redoublé, et je me suis approchée. Au bruit de mes pas, il s'est comme réveillé; et s'élançant avec vivacité: Qu'y a-t-il? s'est-il écrié: que voulez-vous? Puis, me reconnaissant: Pardon, chère amie, a-t-il ajouté; je rêvais.... je réfléchissais.... En disant ces mots, il montrait dans les yeux quelque chose d'égaré. Je lui ai pris la main, et lui ai demandé qu'il s'expliquât. S'approchant alors d'un almanach suspendu à la tapisserie: Lis cette date! s'est-il écrié. J'ai lu: 21 janvier. Alors j'ai baissé les yeux, je me suis sentie frissonner et pâlir, et j'ai compris le motif de son souci. J'ai pourtant cherché à l'écarter par quelques raisonnemens, et mieux encore par des larmes. Mais mal convaincu par les uns, peu sensible aux autres, il m'a dit, en fixant sur moi des regards d'une expression singulière: Je succède à sa puissance, je succéderai peut-être à ses malheurs.

THÉÂTRES.

Représentation au bénéfice de Mlle FAIVRE.

Un public nombreux a répondu à l'appel que lui avait fait Mlle Faivre, et cette représentation ne lui laisse qu'un seul regret, celui de n'avoir pas vu figurer dans cette soirée une actrice aux talens de laquelle il a si souvent applaudi.

Clara, mélodrame en trois actes, commençait le spectacle. Cet ouvrage a été assez froidement accueilli; le public veut maintenant autre chose que des phrases alambiquées, des expositions interminables, un traître, un niais et une victime persécutée. Hâtons-nous cependant de dire que Mad. Danguin chargée du rôle de Clara a plusieurs fois obtenu des applaudissemens justement mérités.

Victorine ou la Nuit Porte Conseil est un ouvrage dont la première pensée est originale: c'est un rêve, mais un rêve mis en action. Le premier tableau représente la chambre de *Victorine*, jeune brodeuse qui est sur le point d'épouser *Michel*, garçon tapissier. Mais *Victorine* est ambitieuse, elle voudrait bien avoir des cachemires et des girandoles; *Elisa*, jeune ouvrière dont le cœur est déjà corrompu, veut exploiter à son projet l'ambition et la beauté de son amie. Elle est secondée dans son projet par *Alexandre*, son amant. *Victorine* restée seule hésite encore entre les cachemires et la vertu. La Nuit porte conseil, elle se déshabille, se couche et s'endort.

Au second tableau, le théâtre représente un superbe salon. C'est le commencement du rêve de *Victorine* qui est devenue Mad. de St-Victor. *Elisa*, son amie, est baronne et le mauvais sujet, *Alexandre*, a mis un *Saint* devant son nom. La brodeuse est richement entretenue par un duc. Elle veut changer son ameublement, un tapissier est appelé, c'est *Michel*. Elle l'aime encore, elle veut l'enrichir, mais l'honnête ouvrier repousse ses offres: *On ne mange pas de ce pain-là dans ma famille*, lui dit-il. Les remords commencent à pénétrer dans le cœur de *Victorine*, mais ses amis l'entraînent au bois de Boulogne. Elle va s'étourdir pour ne pas entendre la voix de sa conscience.

Au troisième tableau, la Duchesse tient table d'hôte, et la Baronne *Elisa* est marchande à la toilette. Le dernier cachemire vient d'être vendu, mais *Alexandre* qui avait délaissé son amante reparait chez *Victorine*. On joue, il triche, les perdans se fâchent, une querelle s'engage et la police, attirée par le bruit, fait fermer la maison.

Changement de décoration. L'auteur nous transporte sur la place du Châtelet. *Alexandre* s'est fait escamoteur, *Elisa* vend des oranges sur un éventaire, et *Victorine* est femme de ménage à quinze francs par mois. *Alexandre* lui remet un paquet qu'elle va porter au Mont-de-Piété. Ces effets ont été volés. *Victorine* est arrêtée par la patrouille. *Michel* qui la commande veut arracher à l'infâmie celle qui fut son amante. Mais *Victorine* au désespoir se précipite dans la rivière, *Michel* veut la sauver: il n'est plus temps, elle est morte!

Au cinquième tableau, l'auteur nous reporte dans la chambre de la jeune fille. Tout ce qui vient de se passer n'est qu'un rêve: *Victorine* est éveillée par la voix de *Michel*. Elle est encore jeune, belle et innocente; et, grâce au cauchemar, elle renonce aux cachemires pour épouser son amant.

Cet ouvrage a obtenu un succès complet: il renferme des détails qui sont d'une vérité frappante. Cette leçon de morale profitera sans doute aux jeunes filles qui, à l'exemple de *Victorine*, balanceraient entre les girandoles et la vertu. Les acteurs ont montré quelquefois une hésitation bien excusable sans doute lorsqu'il s'agit de la première représentation d'un ouvrage de longue haleine. Attendons pour les juger une seconde épreuve.

Il n'y a qu'un rôle dans le vaudeville de *Heur et Malheur* qui a terminé cette soirée : c'est celui du fataliste *Montivon*, personnage emprunté à *Jonathan le visionnaire*. *Montivon* sollicite une place ; c'est *Fonbert* qui l'obtient : il est sur le point d'entrer aux finances, *Fonbert* le supplante. Désespéré de le trouver toujours sur son chemin, il achète une créance contre lui, et le fait arrêter ; mais son débiteur échappe aux huissiers en se précipitant dans la Seine. Croyant enfin que la mort l'a délivré de son mauvais génie, il se rend à la campagne, chez le père de sa prétendue. Au moment d'arriver, il est renversé par un jeune homme à cheval qui galoppait sur la route : ce jeune homme, c'est *Fonbert*, qui est venu chercher un asile dans la maison même du beau-père futur de *Montivon*. Le fataliste attend un riche héritage, mais c'est encore *Fonbert* qui l'obtient. Enfin, le malheureux *Montivon* se voit enlever par le même concurrent ses places, sa fortune et sa femme. Ce vaudeville renferme des situations comiques et des détails spirituels et gais. *Barqui* a rempli avec succès le rôle du fataliste *Montivon*.

CONCERT.

Nous sortons à l'instant du concert donné, dans la salle de l'hôtel du Nord, par les réfugiés italiens. Le temps nous manque pour rendre compte de cette brillante soirée. Nous nous bornerons à signaler le succès obtenu par Mad. *Bottrigari-Bonetti*. Cette cantatrice possède un bel instrument et une méthode excellente. M. *Parisini* a joué sur le violoncelle des variations de Vitali qui ont été vivement applaudies. Cet artiste exécute d'une manière large et brillante. Nous reviendrons, dans notre prochain N^o, sur cette soirée, remarquable par le talent et le choix des artistes qui la composaient.

MODES.

Coiffures.

Une jolie coiffure négligée est une Chinoise pardevant. --- Les cheveux de derrière faisant deux coques, dont l'une tourne autour du peigne, reviennent sur l'un des côtés où ils retombent en boucles. -- Cette touffe de papillotes accompagne la tête en laissant le visage dégagé.

Lingerie.

Les pélerines et les canesous de tulle sont infiniment moins distingués que ceux de mousseline, batiste ou jaconas.

Les cols d'homme sont ronds. Ils se taillent de manière à surmonter la cravatte sur tout le bord. -- Ils doivent s'élever davantage sur les côtés de la joue que sous le menton, où les deux parties coupées de biais se joignent sans intervalle.

LOGOGYPHE.

En peu de mots, lecteur, s'il faut que je m'explique,
Quatre pieds différens composent ma fabrique;
Sans mon premier je suis un fluide élément,
Sans mon second jadis ville de Parlement,
Capitale d'une province
Où naquit un bon prince;
Mon troisième enlevé je suis réduit à peu,
Me trouvant épuisé je dois te dire adieu.

Le mot de l'énigme du numéro 3 est *occasion*.

BULLETIN DES ANNONCES.



AVIS DIVERS.

Grand salon richement décoré, chez Nacquart, coiffeur, place de l'Herberie, n^o 3, au 1^{er} étage, dont l'ouverture se fera le samedi 25 Juin 1831.

COUPE DE CHEVEUX avec frisure, et un flacon d'Huile Antique ou Cosmétique pour les Cheveux et les Moustaches, ou une boîte de Poudre-Savon, au choix, à 50 centimes.

On ne saurait trouver ailleurs cette scrupuleuse propreté, cette élégance parfaite que le sieur NACQUART donne à ses coupes. Malgré l'extrême modicité des prix, rien ne sera négligé pour satisfaire les personnes qui daigneront l'honorer de leur confiance. Il confectionne en outre, à des prix modérés, perruques, tours et toupets métalliques, nattes, dans le goût le plus nouveau.

ON TROUVERA DANS SON SALON PLUSIEURS JOURNAUX.

Chez les Demoiselles Varion, on trouvera un grand assortiment de Quincaillerie, Parfumerie, Mercerie et différens articles aux prix les plus réduits; place du Plâtre, n^o 15, Lyon.

Un JEUNE HOMME de dix-neuf ans désire trouver une place de domestique dans une maison bourgeoise; s'adresser chez M^{lle} Favre, place de la Miséricorde, n^o 10, au 4^e.

Un JEUNE HOMME établi, de 30 ans, connaissant le français et l'allemand, pouvant fournir un cautionnement et de bons renseignements, désirerait se placer dans une maison de commerce ou toute autre, soit pour garçon de peine ou de bureau.

Il sait aussi panser un cheval, et pourrait garder une loge de portier conjointement avec son épouse.

S'adresser au bureau du Journal.

A VENDRE

De suite, un CHEVAL tout harnaché pour la garde-nationale. On pourra acquérir séparément le cheval et l'équipement. S'adresser à M. Monfouillou, rue Stella, n. 5.

A LOUER.

A louer ou à vendre une très jolie MAISON DE CAMPAGNE meublée et fraîchement décorée, située à Vacque, près Roche-Cardon; s'adresser à M. Rey, angle des rues Basse-Grenette et Dubois.

WORMISER Jeune, Gérant.